

QU'ÉVOQUE LE NOM DE TEILHARD AUJOURD'HUI ?

par Henri Madelin, s.j. – pré-colloque de Paris – 2002

Conférence donnée par le père Henri Madelin s.j. à Paris
en préparation au colloque du Caire de 2002, *Teilhard en Egypte*.

Remo Vescia : Le Père Madelin n'a pas besoin d'être présenté. Vous savez tous qu'il enseigne ici, à l'Institut Catholique, que, après avoir été Provincial des Jésuites de France, il est depuis quelques années le Rédacteur en chef de la Revue Etudes. Le Père Madelin va maintenant aborder une notion riche de perspectives d'avenir, lorsque l'on évoque la riche personnalité de Pierre Teilhard de Chardin.

Père Henri Madelin : Je vais essayer de répondre à la question posée, sans déflorer la conférence du Caire. Le thème proposé par Jean Lacouture était intéressant : *Un génie encombrant pour son Ordre...* un peu journalistique, comme titre, mais Jean Lacouture aime bien faire un peu de provocation... Génie, oui certainement, les Jésuites français sont fiers d'avoir compté en leur sein un homme comme Teilhard, mais il n'y a pas que les Jésuites français. On peut dire qu'en termes d'apologétique chrétienne, malgré les résistances, malgré les blocages, Teilhard est un grand apologiste chrétien. On n'aime pas le mot apologétique aujourd'hui, et Teilhard l'aurait certainement récusé, mais je dirai que, comme Pascal, d'ailleurs il vient de la même province française, comme Pascal il a su parler à de nombreuses catégories, et surtout à des catégories nouvelles. Pascal savait parler à ceux qui étaient dans la jouissance de la vie, dans le ludique de l'époque, avec grande intelligence sceptique, ludique, et Teilhard est un homme qui a su s'adresser – et c'est dans ce milieu qu'il a le plus prospéré – à des gens qui étaient dans la rationalité de l'analyse du monde, qui avaient des formations précises, scientifiques, rationnelles, et il a su nouer en une espèce de gerbe la matière et l'esprit, l'origine et la fin, on l'a rappelé tout à l'heure.

Génie, donc, certainement. Encombrant pour son Ordre ? Tous les génies sont encombrants, ce ne sera pas la première fois qu'un génie gêne... Pour son Ordre, oui, mais aussi pour l'Eglise, il faut élargir le débat. L'Ordre des Jésuites s'est trouvé confronté à une pensée nouvelle, adaptée à notre temps, centrée sur l'Evolution, centrée sur l'avenir de l'homme, sur les découvertes aussi, qui faisaient que l'homme était ce qu'il était – le berceau de l'humanité pèse d'un grand poids pour la réflexion de l'Eglise : d'où vient l'homme ? et Teilhard s'attaquait à deux questions cruciales : d'où est-ce qu'il vient ? où est-ce qu'il va ? Ces questions ne nous ont pas quittés. Et aujourd'hui la question : d'où vient l'homme ? est encore plus dramatique et j'espère que le Père Martelet l'évoquera demain parce que le '*d'où vient-il ?*' est aujourd'hui beaucoup plus travaillé, nous sommes en présence de questions très graves, par rapport à l'animal, à la parole – cela aurait enchanté Teilhard – et je pense que l'on peut dire que Teilhard est d'autant plus précieux qu'aujourd'hui le '*d'où vient-il ?*' s'obscurcissant davantage, la postulation de Teilhard pour l'homme qui doit trouver une ouverture vers autre chose que cette origine est d'autant plus pertinente, sinon l'homme est complètement ramené à sa dimension zoologique, biologique. C'est la force de Teilhard d'avoir voulu, à une époque où l'on magnifiait plus qu'on ne le ferait aujourd'hui, les origines de l'homme, trouver quelque chose qui est à la fois une réalité et une postulation, une espèce de point de sortie de l'humanité vers Oméga, une ouverture à Dieu, finalement, de l'humanité, un agrandissement de tout ce qui est contenu dans les Evangiles, avec l'apport spécifique de Paul et de Jean.

Encombrant pour l'Eglise : lorsqu'on lit de près les lettres, on voit qu'il y a une espèce de médiation des supérieurs de la Compagnie avec Rome – c'est-à-dire le Pape et ses conseillers. Les choses s'aggravent essentiellement sous Pie XII, mais la crise a commencé bien avant, avec les documents parvenus à Rome dès la fin de la guerre de 1914-18, et qui ont constitué le malentendu suprême, parce qu'ils ont bloqué les possibilités de production ensuite. Les supérieurs de la Compagnie étaient plus ou moins ouverts aux questions que posait Teilhard, mais servaient plutôt de 'go between' entre les Provinciaux français, le Supérieur Général des Jésuites et le Pape lui-même, puisque Teilhard a été reçu, dans les années 1948-49, par Pie XII, que des questions difficiles ont été discutées, et que Teilhard n'est pas revenu satisfait de ce voyage.

Cela étant dit, pour me mettre dans la suite de ce que nous avons entendu ce matin de la part de Robert Solé sur l'Egypte au temps de Teilhard, Teilhard arrive en Egypte en 1905 – situez un peu ce que cela veut dire dans l'histoire de la Compagnie de Jésus, de cette époque. La Compagnie de Jésus a une histoire assez complexe, il y a du génial dans le banal... Les Jésuites font un vœu d'obéissance spécifique au Pape, comme ne le font pas d'autres religieux, un vœu spécial justement pour sortir de chez eux, pour aller dans les Missions, eh bien les Jésuites ont été supprimés, par un Pape – une bulle papale, à la fin du 18^{ème} siècle, a supprimé leur existence. C'est très bien raconté par Lacouture dans son livre *Les Jésuites*. C'est une époque où les ambassadeurs des pays très chrétiens pesaient de toutes leurs forces sur l'élection d'un Pape, et un Franciscain avait été approché et on lui avait dit : on votera pour vous, mais l'une des conditions c'est que vous décidiez, une fois élu, de supprimer la Compagnie de Jésus. C'est dire l'amour extrême qui unit les Ordres religieux... Ce Franciscain est devenu pape, et il y a eu un moment, comme dans les gouvernements politiques, où il a fallu passer aux décisions, après ce qu'on a promis, si bien qu'il l'a fait. Ainsi on n'entend pas parler des Jésuites pendant la Révolution française parce qu'ils ont disparu de la scène, ils sont soit retournés dans leurs foyers, si l'on peut dire, ou bien sont devenus prêtres dans les diocèses, ou sont partis à l'étranger : deux Etats ont refusé d'appliquer les consignes du Saint Siège – là on revient à des problèmes d'orthodoxie – c'est la Russie avec Catherine II et la Prusse avec Frédéric II. Et pourquoi ? Non pas parce qu'ils avaient un amour passionné de la foi catholique, mais parce qu'ils voulaient moderniser leur pays, et surtout pour Catherine II, les collèges étaient essentiels – pas de changements en Russie si la modernisation ne passe pas par l'enseignement scolaire. Là on retrouve quelque chose d'extraordinaire dans une invention d'Ignace de Loyola, qu'il n'avait pas prévue au départ mais qui lui a été un peu imposée par les faits, c'est l'idée que lorsqu'on n'arrive pas à changer une génération, il faut reprendre le problème avec la génération suivante, c'est-à-dire les enfants, donc il faut donner le savoir et en même temps les conditions pour que la foi puisse arriver ou se maintenir – les meilleures conditions, parce que cela n'appartient pas qu'aux Jésuites. C'est une réalité qui s'est rencontrée dans beaucoup de pays du monde. On peut dire qu'aux Etats-Unis, pour les enfants d'immigrés on a donné cette manière d'être - être chrétien si possible et en même temps devenir citoyen américain. Cette non suppression de la Compagnie dans ces deux pays donc – la Russie et la Prusse - a créé un mouvement qui ne s'est pas interrompu, puis en 1815, finalement les Jésuites sont rétablis sous la pression des rois qui les avaient supprimés et les Jésuites français connaissent une expansion extraordinaire. A la sortie de la Révolution française, à la sortie de l'épopée napoléonienne, l'Eglise de France est en très mauvais état : il y a à peu près cent ordinations de prêtres par an, ce qui est d'ailleurs le chiffre actuel. Les Jésuites réapparaissent et on a l'impression qu'inconsciemment ils se vengent de la façon dont ils ont été traités sous la Révolution et sous Napoléon, par une extraordinaire expansion missionnaire, surtout les Jésuites français, au point que leurs effectifs sont très nombreux et qu'au moment où les Jésuites arrivent en Egypte, il y a à peu près un jésuite sur trois, dans le monde, qui est de nationalité française –

proportion qu'on ne retrouvera plus. L'expansion ce ne fut pas seulement l'Algérie, mais la Grèce, le Proche-Orient et l'Égypte. On peut dire que le bassin méditerranéen a été très influencé par une sortie de France des Jésuites, comme s'ils n'arrivaient pas à se resituer dans les problèmes français, comme s'il y avait une espèce de soif missionnaire, pour faire autre chose que ce qu'il était possible de faire dans la société française. En 1905, on l'a rappelé tout à l'heure, c'est le moment de la loi de séparation de l'Église et de l'État qui va beaucoup occuper les discussions françaises pendant les années qui viennent et il faut rappeler que Teilhard suit une formation, à l'intérieur de sa congrégation, qui se passe à l'étranger, à Hastings et à Jersey, et la séparation de l'Église et de l'État n'est qu'une étape supplémentaire, car auparavant il y a eu l'expulsion des congrégations enseignantes, donc des Jésuites. C'est pourquoi je voudrais souligner un premier trait de Teilhard, important, c'est la volonté d'appartenir à son propre pays. Il y a quelque chose d'un déni de justice sous la III^{ème} République, à une époque où il n'existait pas de Conseil Constitutionnel : voilà des religieux qui sont chassés de leur propre territoire, en raison de leurs croyances, en raison de ce qu'ils font, mais aussi parce qu'ils sont catholiques enseignants - c'est comme si un Conseil Constitutionnel créait tout à coup des citoyens de seconde zone dans une République une et fraternelle. Donc Teilhard se forme à l'étranger, vient en France pendant les vacances scolaires, où il fait quelques travaux de recherches, de géologie, et je pense que l'Égypte lui a donné ce sentiment très fort d'attachement à la France parmi toutes les populations qu'il a rencontrées et qui envoyaient leurs enfants au collège. On voit chez Teilhard ce sentiment de réconciliation avec la terre et la chair de la nation au plus fort pendant la guerre de 1914, avec un article célèbre paru en janvier 1917 dans les *Études*, ***La nostalgie du front***. Lorsque nous avons publié à nouveau ce papier il y a deux ans, nous avons reçu quelques lettres de gens outrés, disant mais comment est-ce possible, chez Teilhard, cette célébration de la guerre ? Comment un religieux peut-il penser ainsi sa propre appartenance ? La réponse est : il faut lire cela au deuxième degré. Teilhard a vécu la guerre comme le lieu où la liberté est face à la mort possible, comme un moment où toutes les habitudes, toutes les manières de faire conformistes sont volatilisées et comme une espèce d'espace formidable offert à l'aventure, à un avenir menacé – et quand on y arrive, c'est un avenir merveilleux. Et puis surtout, il l'a vécu, comme tous les autres prêtres et religieux de France, comme un acte de réconciliation avec la France, avec toutes les catégories sociales qui étaient là, et comme on le sait, pendant la guerre de 14, on était surtout entouré de paysans des provinces françaises, qui montaient quelquefois pour la première fois si haut à l'intérieur du territoire français, c'était donc une espèce de revanche charnelle sur les politiques qui les avaient exclus : ils étaient au milieu des Français. On a revu cela en 1924, quand M. Herriot, en difficulté avec les Bons du Trésor, crise de confiance, crise financière, a dit : on va faire deux choses, enlever le Concordat à l'Alsace-Lorraine et faire repartir les religieux à l'étranger, il y a eu des affiches dans Paris : 'Nous ne partons pas ! Où étiez-vous, Monsieur Herriot ? Nous, nous étions dans les tranchées, sac au dos, et nous nous sommes battus avec les Français.' Et les opérations se sont alors arrêtées là.

Ce Teilhard de la guerre de 1914, après avoir publié cet article qui a déjà causé en 1917 un petit scandale, a rajouté dans les éditions postérieures une note où il parle des cataclysmes immenses qui n'ont eu jadis pour témoins que des animaux. Il ramène ce qui s'est passé en 1914 à ce qu'il y a eu autrefois, et c'est une très belle image : il y a eu aussi autrefois des chocs terribles et seuls des animaux ont pu les voir... Il se compare lui-même, ayant raconté ces événements, à une bête dont l'âme s'éveille à des réalités dont elle ne parvient pas à percevoir le sens. Voilà le zoologiste qui se compare à un animal qui voit ce qu'il ne peut pas encore nommer : ce qu'il vient de voir, c'est quelque chose qui n'a pas encore de discours possible pour le comprendre. Premier aspect de Teilhard.

Le deuxième aspect, que voulait souligner, je pense, Jean Lacouture, c'est Teilhard resté jésuite. C'est une question qui est dans sa correspondance : faut-il rester chez les Jésuites ? Que doit-il privilégier, la vocation de savant, les succès étonnants qu'il rencontre à Paris dans les milieux scientifiques et pas seulement là – il y a un charme extraordinaire de Teilhard sur les hommes, sur les femmes. Quand j'étais Provincial, il y a vingt ans, je suis allé voir les Jésuites en Inde, lieu où se développe actuellement une grande expansion de la Compagnie, et je me suis trouvé un soir dans une maison de formation des Jésuites à Poona, dans l'Ouest de l'Inde, et les étudiants, en anglais, représentaient ce soir-là une pièce de théâtre qu'ils avaient montée eux-mêmes, et c'était une pièce consacrée à Teilhard. Qu'avaient-ils retenu de Teilhard ? Ils situaient leur pièce en 1919-1920 : Teilhard est rentré de la guerre, il reprend petit à petit des activités scientifiques, il est sollicité pour des publications, pour des enseignements puisqu'il est déjà quelque peu connu, et il reçoit la visite de ses amis laïcs, des gens avec qui il a partagé la vie dans les tranchées, tous ceux qu'il a connus, tous ceux sur qui son charme opère, et qui lui disent : mais qu'est-ce que tu fais là, mon cher Teilhard ? Il faut partir ailleurs, tu n'as pas d'avenir en revenant à l'intérieur d'une structure comme un Ordre religieux qui ne te donnera pas les coudées franches pour faire ce que tu dois faire. Et Teilhard argumente, avec ces Indiens, en expliquant que ce n'est pas si simple. Ce qui fait l'énergie par excellence de sa vie, c'est son appartenance au Christ, où la vivrait-il ailleurs que dans ce qu'il a choisi par vocation ? Et puis il ne se sent pas particulièrement brimé – nous sommes au début, à cette période, et il leur fait un discours d'apologétique sommaire : non, l'endroit que j'ai choisi est le bon endroit. Je rapproche ce trait de la réflexion de l'Abbé Breuil qui a fait une carrière un peu parallèle à celle de Teilhard. L'abbé Breuil a dit, à la mort de Teilhard : *ce qui a fait que Teilhard est devenu grand, c'est son appartenance à l'ordre des Jésuites*. Ce n'est pas exactement cela, c'est parce que Teilhard n'a pas dérivé d'une double appartenance, c'est parce qu'il a été à cheval sur deux registres qu'il a présenté un intérêt majeur. Si Teilhard avait obéi à ce que demandaient en 1920 ses visiteurs, je suis sûr qu'aujourd'hui nous ne serions pas réunis ici. C'est-à-dire que c'est justement cette tension intérieure qui a créé quelque chose de grand, qui l'a fait remarquer. Et j'ai lu dans sa Correspondance : Teilhard lui-même expliquant que le fait que ses papiers étaient contestés, qu'il avait rencontré des difficultés pour publier – cela ne veut pas dire qu'il faut justifier tout ce qui s'est passé – mais Teilhard lui-même explique que cela l'a obligé à réécrire des passages entiers qui peut-être avaient été écrits trop vite, à préciser des notions qu'il n'avait pas assez travaillées. Donc il y a un travail de transformation de soi-même, à cause des contraintes qu'il rencontre, qui n'est pas à négliger et qui fait que Teilhard est devenu Teilhard. Il ressemble à l'artiste dont Nietzsche donne la définition suivante : c'est quelqu'un qui danse avec des chaînes. – Eh bien, Teilhard a dansé dans des chaînes.

Un autre trait, c'est l'optimisme invétéré de Teilhard. C'est un peu fatigant, c'est par-là qu'il est peut-être encombrant, et c'est ce qui fait la difficulté de la lecture aujourd'hui, peut-être parce que les modernes sont trop sombres. C'est vrai que cette société, en principe satisfaite d'elle-même, par son niveau de vie... Teilhard boit l'obstacle.

... J'appelle boire l'obstacle le fait qu'il a toujours tendance à voir le côté positif des évolutions. Quelquefois il a avalé des obstacles énormes : j'ai cité la guerre, la bombe atomique (dans des textes comme *En regardant un cyclotron*) – bien sûr il dit qu'il y a des dangers énormes derrière l'atome, mais aussi regardons l'immense découverte humaine qui est derrière cela, le côté d'ombre de cette découverte est assez vite effacé. C'est vrai aussi pour le chômage : oui, bien sûr, la crise de 1929, l'économie souffre des difficultés, mais de toute façon ce n'est pas grand-chose par rapport au mouvement dans lequel on est parti... Voilà. Toute lecture synthétique des réalités qui a une perspective d'avenir, une perspective large, se heurte forcément à des difficultés d'interprétation quand on entre dans des blocages.

Je voudrais entrer maintenant dans la Correspondance, pour essayer de faire sortir quelques questions que Teilhard se pose lui-même – nous allons donc rester dans la mouvance de ce matin. J'ai pris des insistances de la correspondance après 1945. Nous essaierons de trouver dans Teilhard des éveils à la question qui nous est posée aujourd'hui : encombrant ? pourquoi cela n'avance-t-il pas ? que se passe-t-il ?

Mais avant de faire cette plongée dans la correspondance de 1945-1949, au moment où il est à Paris, 15 rue Monsieur, je voudrais revenir encore un peu à l'Égypte. En 1926 Teilhard repasse par le Canal de Suez pour partir en Chine – on lui a dit qu'il ne pouvait plus enseigner à l'Institut Catholique à Paris, et on l'envoie en Chine : c'est compliqué, il ne voulait pas parce qu'on le chassait d'ici, et en même temps c'était quelque chose de grand qui s'ouvrait au point de vue scientifique. C'est la chance de Teilhard, chaque fois qu'il y a un déplacement, il y a toujours un événement magnifique qui se produit après le déplacement - la Chine c'est l'homme de Pékin - et les pauvres supérieurs s'affolent à chaque fois parce que chaque fois que Teilhard est quelque part – c'est son côté encombrant – il y a un événement qui surgit...

Nous voici donc en 1926, il repasse en bateau dans la zone et il fait comme dans les *Lettres d'Égypte*, il décrit le paysage : « *Après avoir pendant une journée entière traversé les sables blancs de l'isthme de Suez, nous sommes entrés dans la Mer Rouge. Le soir souvent la mer devient lisse, huileuse et sa surface paraît blanche et opaque comme du lait. D'autres fois, les gros orages qui éclatent sur la montagne d'Afrique forment d'épais nuages où le soleil couchant pose des couleurs de gloire. Tout cela est magnifique, parce que cela fournit une sorte d'expression nouvelle et sans cesse renouvelée aux aspirations et aux attentes de l'esprit et du cœur et tout cela, par suite, est quelque chose où vous passez et qui passe en vous. J'ai toujours eu, peut-être à cause de ma première initiation et de mon premier enchantement en Égypte, une prédilection pour ces chaudes et désertiques régions de l'Arabie, toutes parfumées d'encens et de café, et j'ai encore senti combien mes sympathies et ma nature, incapables de se maintenir sans christianisme, sont cependant tout entières de ce côté du monde qui n'est pas encore christianisé. Je l'ai senti avec une clarté accrue, et je ne dirai pas que cette constatation n'ait pas sa nuance angoissante et un peu tragique. Que faire ? sinon continuer vigoureusement la partie dans laquelle je me trouve engagé. Je sens que si j'hésitais, je serais perdu ou du moins je perdrais toute ma force. Je ne puis pas plus toucher au Christ, le vrai, le grand, en moi, qu'au monde. Il faut donc qu'ils s'exaltent en moi, mutuellement. »*

Il est donc dans cette zone du Canal de Suez, il y a l'Érythrée aussi. Tout à l'heure, on n'a pas dit qu'il n'est pas loin de ce qui sera pour lui plus tard la grande zone de naissance de l'humanité. Vous avez exalté les Coptes M. Solé mais vous n'avez pas osé dire qu'ils auraient pu être les premiers hommes. Il y a quelque chose du côté du démarrage de ce qu'on appelle l'homme, qui a un rapport avec la région dans laquelle nous sommes. Et puis il a un très grand ami, Henri de Monfreid, un aventurier fantastique chez qui il s'arrête et qu'il voit souvent, qui est dans cette région. Ce que je retiens de ce texte, c'est que Teilhard a conscience, en 1926, d'être embarqué dans une aventure où il a à vivre son christianisme dans une région très peu explorée et tournée vers les Gentils, et qu'il doit se tenir à ce double appui pour avancer.

Un peu plus tard, je suis dans la correspondance à partir de 1948. J'ai fait quelques prélèvements dans un ouvrage : *Accomplir l'homme* – ce sont des lettres envoyées à deux amies américaines. Teilhard envoie ces lettres depuis la rue Monsieur, c'est toujours le même schéma, c'est très bien construit, il remercie des nouvelles qu'il commente, puis il passe à lui-même : et moi, où est-ce que j'en suis, comment est la situation ? Et ce sont ces prélèvements là que je voudrais essayer de faire sortir pour répondre aux questions du 'génie encombrant'.

Lettre du 26 mai 1948 :

« Combien je me sens faible et désarmé en ce moment, mais comme je vous disais déjà dans ma précédente lettre, n'est-ce pas un des principes les plus chers au christianisme que Dieu se plaît à agir à travers nous d'autant plus que nous avons davantage conscience de notre impuissance. Maintenant que le voile de ma personne tend à se faire plus ténu parce que je me sens si désarmé, j'ai confiance que Dieu va en quelque façon me relayer. » C'est un texte complètement mystique : c'est dans la faiblesse que je suis fort, c'est Dieu qui prend le relais. Nous allons le voir, il est ici dans une phase assez difficile sur le plan psychologique et sa santé est assez ébranlée. Mais il entre dans le mystère pascal. Je continue : « *Le monde* » - et c'est là une vision de Teilhard « *le monde ne tend-il pas à devenir un, si vite* » - cela caractérise le monde actuel – « *que certaines différences vont s'effaçant entre pays. Réellement, à certains moments, je ne vois plus très bien la différence entre être à Paris ou à New-York. L'essentiel est de vivre dans la direction où tout converge, où par suite Dieu se lève, en avant.* » Tout converge, en avant – l'évolution est tellement rapide, le monde est si vite que finalement les lieux d'appartenance perdent de leur netteté, là on est plus près de la Noosphère, c'est l'aspect biologique des questions, l'aspect traditionnel, l'aspect d'ancrage historique qui s'efface, il y a donc une espèce de couche noosphérique, une couche d'esprit, qui est complètement issue du biologique mais qui s'en émancipe de plus en plus. Etre à Paris, être à New-York, de toutes façons les choses vont si vite que l'on va vers quelque chose de nouveau à l'horizon.

Lettre du 13 août 1948 :

« Ici, en ce qui me concerne, toujours rien de très précis, sauf, comme vous le savez déjà, que je suis amicalement prié de venir causer à Rome en octobre. Ce sont ouvertement des offres de paix. Moi j'ai tellement toujours vécu dans l'opposition que cette bienveillance me gêne. Le prétexte de la visite est de régler la question de la publication du « *Phénomène humain* », et on me fait entrevoir toute permission pour le Collège de France et l'Amérique, et une latitude plus grande d'écrire. » - c'est un peu optimiste... Il y a là une question sur le Collège de France qui va beaucoup l'énerver, qui est une manière lamentable de régler les questions, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de réponse à temps pour un enseignement : nous sommes au mois d'août, il est sollicité pour des cours au Collège de France à la rentrée universitaire et il ne cesse de dire : dites-moi oui ou non, je dois répondre aux gens qui me demandent, mais il n'y a pas de réponse... Il y a une espèce d'infini coton bureaucratique. « *Je n'ai aucun doute sur la sincérité des sentiments, mais je doute un peu de la possibilité d'un accord de fond. En fait, si je vais là-bas, ce sera surtout pour profiter de ma chance de pouvoir dire exactement, et à la tête même de la hiérarchie, ce que j'ai, non pas sur, mais dans le cœur. La question de fond réellement en jeu est de savoir jusqu'à quel point l'autorité officielle est oui ou non décidée à accepter et à intégrer dans la foi chrétienne la foi en un avenir, en une super-révolution terrestre de l'humanité. Si c'est non, pas de collaboration possible entre nous. Depuis mon retour en France, j'ai écrit deux choses, dont un essai assez long intitulé 'Comment je crois' où, en trois parties : une physique ou phénoménologique, une métaphysique, une mystique, j'ai tâché de présenter sous ses dernières formules, la totalité de ma Weltanschauung. Ce n'est certainement pas publiable bien que parfaitement orthodoxe à mon avis, mais utilisable pour professionnels ou gens intelligents sélectionnés. Un demi-clandestin de plus, quoi. Je vous en enverrai une copie quand j'en aurai. Ce travail m'a distrait et j'en avais besoin, je n'arrive pas encore à bien me débarrasser de cette espèce d'état anxieux, d'origine purement physique, c'est devenu très clair, qui avait commencé à New-York. Je vous ai dit que c'est une chose que j'ai déjà eue – question de patience. J'ai un bon médecin ami, maintenant en vacances, naturellement.* » Les problèmes remontent loin...

Lettre du 3 décembre 1948 (Il est allé à Rome)

« Vous savez déjà le résultat, jusqu'ici négatif, de mon séjour à Rome. De là-bas je garde, en somme, un bon souvenir : le pays, la lumière dorée, un accueil très sympathique des autorités de mon Ordre, etc. Mais j'ai bien dû constater que si, par Saint Pierre passe bien réellement l'axe principal de la foi du monde en un Dieu super personnel et aimant » - ce qu'il appelle quelquefois le phylum catholique – « en revanche, le Vatican et ce qui l'entoure se caractérisent par un manque radical de foi et de ferveur humaines. » Il dit cela dans des lettres, des lettres personnelles, jamais il n'écrirait des choses aussi dures dans des textes publiés, c'est dans ces lettres que l'on saisit le fond de sa pensée. « Et cette expérience à laquelle je m'attendais sans bien la mesurer, aura eu l'avantage de me fixer plus définitivement encore, si c'était possible, dans ma résolution de consacrer ce qui me reste de temps et d'énergie à développer et propager, précisément, la conviction rationnellement et biologiquement établie, que l'homme n'est pas achevé et que, sous les apparences du phénomène social, c'est encore le monde qui s'enroule en nous et autour de nous, pour dégager plus de lumière et de chaleur conscientes. Sur ce point, rien ne saurait désormais me faire rétrograder, ni atténuer ma position. Toute la question purement technique et stratégique est de savoir comment agir le plus efficacement autour de moi : rompre avec mon Ordre ne ferait que du tort à mon action, et on ne m'en donne, en fait, aucun prétexte, sauf les brimades qu'on m'impose clairement, à regret, parce qu'on est prisonniers, à Rome, de l'impression que font sur d'autres Romains les choses. Le Collège de France est à l'eau, mais il reste encore une ombre de chance pour le livre, et un peu plus pour l'Amérique. Attendons. »

En somme, si je résume ce que l'on trouve dans ces lettres – j'en arrive à la fin – il y a une expérience d'appartenance à un Ordre religieux et l'impression que s'il en sortait, il entrerait dans une espèce de désordre, pour lui il y a un ordre et il y a un désordre. Il est assez intelligent pour sentir les résistances. Il y en a une part qu'il trouve normales, comme dans toute nouveauté qui apparaît, mais il y a une autre part qui est pour lui synonyme de blocage culturel grave, et donc difficilement contournable. Mais il pense toujours que le temps va améliorer les choses, il pense que les appuis qu'il a vont convaincre les responsables et en fait, cela tarde. On s'aperçoit que dans cette période, il a quelques difficultés de santé – c'est un infarctus - qui vont l'obliger à se reposer, il va partir à St Germain-en-Laye pour un long séjour, il est très fatigué dans la période 1948-49. Puis on a l'impression que tout repart quand il arrive aux Etats-Unis.

Je voudrais essayer de faire sentir cette approche de Teilhard, parce que, finalement, ce qui lui tient à cœur, c'est une analyse matérielle et spirituelle – on peut dire profane et religieuse, banale et sacrée – qu'il mélange à plaisir pour mieux les distinguer. Je voudrais dire quelques mots tirés de *l'Hymne de l'Univers* et du *Milieu Divin*, sur la genèse de Jésus-Homme et du Christ total, parce que c'est là que l'on saisit comment sa perception de l'évolution atteint son maximum. De par son double enracinement dans la science moderne et la foi chrétienne, le Père Teilhard de Chardin n'a cessé de réfléchir, de parler, d'écrire sur la profondeur inépuisable de l'Incarnation. Il y a dans *Hymne de l'Univers* et le *Milieu Divin* des pages éblouissantes sur ce que les chrétiens célèbrent au moment de Noël. C'est une méditation sur les récits évangéliques, élargie, agrandie démesurément, avec une méditation de Jean et de Paul, avec une dimension cosmique donnée à l'événement immergé dans l'immensité de l'espace et l'épaisseur du temps. De temps en temps le Christ est le Pantocrator des basiliques grecques, celui qui est dans la voûte et illumine l'ensemble du bâtiment ; de temps en temps, au contraire, et plus souvent, c'est l'immersion dans l'espace et le temps humains qui fait saisir la grandeur du Christ. Ici nous sommes dans une méditation de la divinisation de l'homme par Dieu fait homme.

Ce qui tourmente Teilhard, c'est le fait que les hommes ne sont plus tournés vers l'avenir, c'est que les hommes n'ont plus beaucoup de foi dans le progrès et c'est intéressant d'entendre Teilhard ranimer les énergies de progrès dans l'homme. On dirait aujourd'hui qu'ils n'ont plus de grandes utopies. Et pourtant elles existent encore en 1949-50, mais il les voit déjà mourantes. Je cite :

« Pourquoi donc, hommes de peu de foi, craindre ou bouder les progrès du monde ? Pourquoi multiplier imprudemment les prophéties et les défenses ? N'allez pas ... n'essayez pas... tout est connu, la Terre est vide et vieille, il n'y a plus rien à trouver... Tout essayer pour le Christ, tout espérer pour le Christ, nihil intentatum, voilà juste au contraire la véritable attitude chrétienne, diviniser mais pas détruire, mais sur-crée. Nous ne saurons jamais tout ce que l'Incarnation attend encore des puissances du monde, nous n'espérerons jamais assez de l'unité humaine croissante. »

Pendant ce temps-là il se heurte de fait à une foule de gens qui ne veulent plus trop bouger. C'est le temps du confort des trente glorieuses qui vient. Quand il parle ainsi, il pense aussi aux gens d'Eglise : l'institution est en place, qu'est-ce que cet homme qui bouleverse la lecture des Ecritures simplement parce qu'il les lit dans une grandeur totale ! Dans un monde qui s'unifie peu à peu en se complexifiant, les croyants doivent, pense-t-il, se laisser porter par les flux de l'évolution, puisque, avec elle, le Christ continue de grandir sous nos yeux, lui qui n'a pas encore atteint sa pleine stature mystique, cosmique. Je cite :

« Depuis que Jésus est né, qu'il a fini de grandir, qu'il est mort, tout a continué de se mouvoir parce que le Christ n'a pas achevé de se former. Il n'a pas ramené à lui les derniers plis de sa robe de chair et d'amour que lui forment ses fidèles. Le Christ n'a pas atteint sa pleine croissance, ni donc le Christ cosmique, l'un et l'autre, tout à la fois, ils sont et ils deviennent. » Ce n'est pas la lecture de la Nativité – la Nativité, c'est le devenir du Christ, donc ce n'est pas regarder nostalgiquement en arrière, ce n'est pas la pureté idéalisée du passé, c'est la naissance du Christ elle-même qui annonce un futur, et cette naissance est déjà un point d'arrivée, qui va continuer à se déplacer sur le curseur de l'Histoire en s'agrandissant.

Et je me tourne maintenant vers la lecture que fait Teilhard du passé jusqu'au Christ. Il y a eu, avant la naissance du Christ, dit Teilhard, un immense temps qui est fait d'une grande agitation cosmique, des progrès de l'instinct, de la lente éclosion de la pensée, de l'éveil de la conscience, du frottement aussi de multiples cultures. Dans un village ignoré, après toute cette agitation cosmique, spirituelle, culturelle, loin des agitations impériales, hors des palais des grands, paraît, un jour du temps, un enfant dans la fragilité. Et, dit Teilhard, entre les mains jointes de Marie s'achève une vivante assumption du matériel et du spirituel – pour lui, Marie est le résumé du matériel et du spirituel qui peuvent se joindre un jour. Dès lors nous n'avons plus à nous scandaliser de ces attentes interminables imposées par le Messie. Je cite, et la composition est splendide :

« Les prodigieuses durées qui précèdent le premier Noël ne sont pas vides du Christ, mais pénétrées de son influx puissant. Il ne fallait rien moins que les labeurs effrayants et anonymes de l'homme primitif et la longue beauté égyptienne, et l'attente inquiète d'Israël, et le parfum lentement distillé des mystiques orientales, et la sagesse cent fois raffinée des Grecs, pour que, sur la tige de Jessé et de l'humanité, la fleur pût éclore. Toutes ces préparations étaient cosmiquement, biologiquement, nécessaires pour que le Christ prît pied sur la scène humaine. Quand le Christ apparut entre les bras de Marie, il venait de soulever le monde. »

Il ne suffit pas de soulever le monde, il faut que le monde continue, et il s'agrandit toujours de nouvelles découvertes, donc le Christ doit s'agrandir en même temps. Penser

autrement, ce serait pécher contre l'Esprit. Voici un dernier texte de Teilhard sur ce sujet, s'adressant au Christ : « *Voici que votre humanité palestinienne s'est peu à peu répandue de toute part, comme un iris innombrable où votre Présence, sans rien détruire, pénètre, en la suranimant, n'importe quelle autre présence autour de moi.* »

Conclusion

Il a été cité hier des témoignages de presse dans les kiosques. J'en ai trouvé un autre hier, inattendu : dans le Journal *Libération*, il y a la présentation de la sortie de ***L'énergie humaine*** au Seuil, Points Sagesse. Evidemment on prend des expressions modernes pour présenter Teilhard, on dit qu'il se considérait comme un *free lance printer* – je n'ai jamais vu ça nulle part, mais acceptons-en l'augure... *Libération* a compris : Teilhard de Chardin développe une pensée peu orthodoxe, bien qu'empreinte de Saint Paul et de la doctrine des Pères grecs, il tente de dépasser les catégories scolastiques d'acte, de puissance, d'accident, de matière et de forme – ce qui est assez juste. Et voici plus important : le monde est fait d'étoffe spirituelle, voilà l'essentiel de ce livre, est-il dit. « *Penser l'unité dans le cadre d'un univers en évolution* » c'est une phrase de Teilhard qui est épinglée « *Comment, en effet, concilier physique et métaphysique dans une complexité consciente toujours croissante ? Peut-être en ne commettant pas l'erreur mécaniste qui placerait la matière avant l'esprit.* » Et là nous avons du Teilhard tout pur. « *Seuls le spontané et le conscient existent à l'origine, en sorte que les déterminismes où nous aimions à placer l'essence du monde ne soient plus qu'un voile de rigidité jeté par le jeu des grands nombres sur une masse de libertés élémentaires.* » Il faut renverser la lecture : c'est la liberté au commencement qui est enveloppée dans un voile de déterminismes et qui va surgir de plus en plus fortement. Donc l'univers serait fait d'une étoffe spirituelle, laquelle est couronnée par l'énergie humaine, c'est le titre du livre, qui trouve sa plus belle expression dans l'amour – on l'a dit hier –, la fin vers quoi tend le Cosmos, l'Oméga de toutes choses. Et cela permet la réalisation de chacun dans la personne : non seulement l'amour a la vertu d'unir sans dépersonnaliser, mais il ultrapersonnalise en unissant.

Voilà donc ce parcours. Génie encombrant... formule encombrante, mais finalement Teilhard est d'autant plus précieux que, au cours du 21^{ème} siècle, la lecture sans doute matérialisante des origines de l'homme a de fortes chances de remporter de grands succès médiatiques, et c'est déjà bien commencé. Et les générations qui montent vont être confrontées à des lectures pessimistes sur le *sursum* que représente l'homme dans l'évolution de la Création. C'est justement parce que ces lectures sont sombres que tout l'effort teilhardien exceptionnel consistant à voir la liberté et la conscience en germe dès le départ devra être de nouveau présenté et surtout à des sceptiques modernes, à des gens enfoncés dans l'instant, qui n'ont plus de grandes utopies – elles sont mortes, c'est vrai – il faudra montrer comment cette évolution conduit quelque part, et pour Teilhard, elle conduit vers Quelqu'un.
